Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 57 (1919)
Heft: 1

Artikel: A propos d'arbres de Noël
Autor: W.S.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-214433

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 19.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

rives du lac sont majestueusement étalées au delà des plaines du nant.

Une question me préoccupait fortement l'esprit et me pressait sans relâche pour une solution positive. Du sommet élevé de notre toit, le lac pourrait-il s'apercevoir? Mainte fois je me suis posé cette question toujours demeurée sans réponse ; il devait m'être donné cette année de mettre fin à ma perplexité. Le même mois qui vit naître en moi la pensée d'une tentative, en vit suivre l'accomplissement et le résultat.

Déjà, dès mon arrivée dans nos terres, je m'étais occupé de ce sujet si intéressant. L'idée de gravir jusqu'au sommet du toit est-elle absolument inexécutable ? Les solives n'y ont-elles pas été posées de main d'homme? La flèche de fer blanchi qui y brille radieuse, s'y serait-elle plantée toute seule? Les tuiles y croissent-elles d'elles-mêmes ou y sont-elles éternelles ?

La première chose à faire était de questionner les couvreurs qui avaient exécuté l'ouvrage ; un seul pouvait résoudre la question et donner des informations sûres sur les moyens possibles d'exécution.

Une conférence avec Christian fut alors résolue. Il vint, et avec lui ses plus vieux et plus experts ouvriers. L'un d'eux se souvenait d'avoir travaillé aux combles ; il avait été employé à poser la couverture. Toutefois, un débat s'éleva à ce sujet. Un camarade contestait l'époque désignée. Il s'agissait de faire un plan de route et de bien s'assurer du chemin. Là encore les ouvriers étaient en désaccord. L'un conseillait la pente ouest, l'autre assurait que l'ascension était possible du côté du midi. Christian trancha la question en opinant pour le dernier parti.

Il ne s'agissait plus que de fixer le jour et de s'assurer les guides, les instruments et les provisions nécessaires. On choisit le 22 juin pour l'exécution.

Ce jour mémorable arriva, et avec lui un ciel radieux dans un ciel sans nuages. Dès la veille, tous les préparatifs étaient faits pour l'ascension du lendemain, et le soir, encore une dernière visite au baromètre ayant confirmé le beau temps, on avait fixé le départ à 6 heures.

Christian, le couvreur, et deux guides s'étaient offerts pour partir les premiers par le chemin de traverse, plus court mais scabreux. Ils devaient nous attendre à la lisière du toit avec les provisions et le bagage, tandis que moi, suivi d'un autre guide, je devais prendre la route plus longue, mais plus commode, de l'Echelle, route qui convergeait avec la première au même point, lieu général du rendez-vous, et nous y transporterait avec moins de fatigue. Il était recommandé à ceux qui prenaient les devants de construire à la hâte un abri temporaire, pour le cas où le mauvais temps nous eût contraints à rebrousser, ou bien aussi pour le cas où la fatigue nous eût rendu le retour impossible du même jour. Ils partirent joyeux et promettant de remplir ponctuellement nos directions.

Il faut, avant d'aller plus loin, que je dise un mot de cette route de l'Echelle. Qu'on ne prenne point cette expression pour une figure ; ici, il y avait réellement une suite d'échelons à franchir, et si l'un d'eux eût manqué, on eût couru un danger véritable. J'ai dit que c'était la route la plus sûre ; qu'on juge donc de la nature de l'autre. J'en ai assez dit sur la première pour que le lecteur comprenne la situation dans laquelle je me trouvai dès les premiers pas. Nous avions atteint le premier échelon et cheminions plein de zèle, quand je fus saisi tout à coup d'un violent malaise qui m'ôta la faculté de respirer. Mes guides, effrayés de mon état, ne savaient quel parti prendre ; nous étions dans une position où il était difficile de rebrousser. Je puis dire que je passai quelques minutes pleines d'angoisse. J'en fus délivré presque aussi soudainement par une abondante transpiration qui fut l'heureuse crise par laquelle je recouvrai mes forces et mon entrain. Aujourd'hui que je raisonne de sang-froid sur cette indisposition, je ne sais me rendre compte de la cause qui l'amena. Mes guides voulaient qu'elle fût due à la rareté de l'air; je ne puis partager cette opinion, la hauteur à laquelle nous étions parvenus quand cet accident m'arriva, ôte toute valeur à cette supposition. Quoiqu'il en soit, nous reprîmes gaîment notre marche, et bientôt les objets qui commençaient à baisser autour de nous, nous indiquèrent que nous atteignions une région élevée. Déjà les tuiles du four étaient au-dessous de nous; sa cheminée, comme une cime élancée, paraissait à notre niveau. On entendait distinctement le cri des canards dans la plaine, mais ils ne paraissaient guère plus gros qu'un poulet. En avant de nous, enfin, la vue des derniers échelons redoublait notre courage pour avancer, la perspective de trouver nos camarades doublait nos forces, et comme ils étaient partis en avant-garde, nous calculâmes qu'ils pouvaient être déjà arrivés au rendez-vous.

Il était neuf heures quand nous atteignîmes le haut de l'Echelle. Je tirai aussitôt un coup de pistolet, signal convenu, qui devait apprendre aux amis que nous avions laissés dans la plaine que nous étions parvenus jusque-là sans accident. L'explosion nous parut déjà sensiblement diminuée, mais l'écho se prolongeant le long des hauteurs qui nous dominaient, alla se répétant de plus en plus faiblement, jusqu'aux montagnes les plus éloignées.

(*A suivre*). F. DE MORSIER.

Trop maigre. — Dans une clinique militaire on servait aux convalescents, pour leur goûter, du beurre et de la confiture.

Un brave soldat de la campagne, qui aurait sans doute désiré des mets plus substantiels, s'écrie :

— Si y croient que c'est avec ça qu'on peut faire des héros! — M.B.

LES CRIS DE GENÈVE

A Genève, pendant longtemps, c'est en patois que les colporteurs criaient leurs marchandises et que les artisants ambulants offraient leurs offices. La kyrielle de ces cris, un auteur du XVIII[e] siècle, dont le nom ne nous est pas parvenu, l'a publiée en un long poème, reproduit par M. J. Jeanjaquet dans le *Bulletin du Glossaire des patois de la Suisse romande*. Nous en détachons ce qui suit :

Raclia-semena!
Lafé san écrama!
Voli-vo ran, faina?
On quarti de tiévra
Fara bon bouillon.
Voli-vo ran prandrè?
Y'è bon et tendro,
Pregni kaqueran!
Et rave et é tiu!
Lou pia de bu!
Pané, patenaille!
E sapé de paille!
A mou bons ognons!
E pia de meuton!
A la frecassia!
Bouléte farcia:
A mon bo cardon!
Noga! noga!
La viva! à la viva!
E bellè fara!

E bon polaton!
Ouranze et citron!
Vegni és alemète!
E fainne lunète!
A mon bo sapon!
E tomè de tiévra!
Chalada romana!
Moulo de boton!
A mon bénaiton!
E fazioule blianse!
Egarzon de France!
Vegni u sairay!
U bon beuro frai!
A mou bo cordon!
A mo bo blian chablon!
Mé pointé fainnè!
Mé bounè épinguè!
Verro zouli!
La *Malice dé faine*
Et *Griselidis!*

TRADUCTION

Racle-cheminée! (ramoneur)
Lait non écrémé!
Ne voulez-vous rien, femme?
Un quartier de chèvre
Fera de bon bouillon.
Ne voulez-vous rien prendre?
Il est bon et tendre.
Prenez quelque chose!
Aux raves et aux choux!
Les pieds de bœuf!
Panais, carottes!
Aux chapeaux de paille!
A mes bons oignons!
Aux pieds de mouton!
A la fricassée!
Boulettes farcies!
A mon beau cardon!
Nougat! nougat!
Fretin! au fretin!
Aux belles féras!
Aux bons poulets!

Oranges et citrons!
Venez aux allumettes!
Aux fines lunettes!
A mon bon chapon!
Aux tomes de chèvre!
Salade romaine!
Moules de boutons!
A mon banneton!
Aux haricots blancs!
Eau-de-vie de France!
Venez au sérac!
Au bon beurre frais!
A mes beaux cordons!
A mon beau sable blanc!
Mes fines dentelles!
Mes bonnes épingles!
Verres jolis!
La *Malice des femmes*
Et *Griselidis.*

[1] Livres populaires, jadis très répandus.

Le mieux. — Patet a la grippe. On l'a transporté à l'infirmerie. Le docteur lui met un thermomètre sous le bras, pour prendre la température.

— Je sens que ça me fait déjà du bien, dit Patet avec conviction. — R.

A PROPOS D'ARBRES DE NOEL

Nous avons, il y a deux semaines, reproduit un passage d'un article de M. G.-A. Bridel, publié en 1917 dans le *Semeur vaudois*, au sujet des premiers arbres de Noël allumés dans notre pays.

M. Bridel réfutait, dans cet article, le récit que fit, dans son livre sur *Charles Secretan*, (Payot et Cie), M. L. Secretan, de la soirée qui eut lieu en 1840, à l'occasion de Noël, dans la famille de M. Ch. Secretan-Muller, à Lausanne, soirée où fut allumé un sapin.

« Le sapin de Noël allumé dans la famille de M. Ch. Secretan-Muller, dès 1840, ne fut point le premier en date à Lausanne, disait M. G.-A. Bridel. Nous avons des preuves, en effet, qu'il y en eut depuis plusieurs années auparavant, en général dans des familles qui avaient ou des origines germaniques ou des relations en Allemagne et en Alsace. »

Puis M. Bridel continue par le passage que nous avons reproduit, disant que, jusqu'à plus

ample informé, c'est à 1831 que remonterait le premier arbre de Noël à Lausanne. Il fut allumé dans la famille de M. le professeur Charles Monnard.

* * *

Nous avons reçu encore, à ce sujet, la lettre que voici :

« A propos des arbres de Noël d'autrefois, permettez-moi de vous signaler ce qui suit :

» Dans le rapport de l'Orphelinat de Lausanne (ancienne Ecole de charité, fondée en 1726), pour l'exercice de 1900, il a été rappelé que jadis la fête de Noël n'était l'occasion d'aucune solennité spéciale aux écoles. « En 1858 seulement, ainsi s'exprime le compte rendu dont nous parlons, sur l'initiative de M. le pasteur Antony Curtat, un sapin fut, pour la première fois, allumé, aux anciennes Ecoles de charité du Valentin, pour le nouvel-an des élèves internes et externes. L'expérience ayant été, paraît-il, pleinement du goût de ceux-ci, a été dès lors renouvelée d'année en année la veille ou le soir de Noël, et nous serions ainsi (à l'Orphelinat qui a succédé en 1875 aux écoles du Valentin) en présence de notre quarante-troisième arbre de Noël. »

» Les préparatifs en vue de la décoration du soixante-unième sapin de Noël étaient déjà commencés à l'internat de la Pontaise, lorsque des cas de grippe, heureusement bénins, sont venus malencontreusement obliger la direction de cette institution à renvoyer à des temps meilleurs la célébration d'une fête, toujours la bienvenue et qui l'aurait été d'autant plus en 1918, que la fin des tristesses pesant sur elle depuis quatre ans peut être envisagée comme probable aujourd'hui. W. S. »

LES JEUX DE MOTS ET LES CALEMBOURS

On prétend que c'est notre première mère Eve qui a fait le premier jeu de mots.

Adam lui ayant naïvement déclaré : Je suis *le premier homme*[1] du monde, elle lui aurait répondu, par esprit de contradiction :

— Allons donc ! Tu n'es pas né à la Jamaïque.*

* * *

Consultation. — Alors, docteur, vous croyez que ce n'est rien ?

— Mais si, madame, mais si, ce sera 20 francs !

* * *

Chez le fourreur. — Une grosse dame : Je suis forte, que dois-je porter ?

— Le manteau de *l'outre*, madame.

* * *

Du *Conteur vaudois*. — Dans le vignoble : Tous ces jours, les femmes sont à l'attache et les hommes souffrent... (soufrent).

* * *

Un de nos grands magasins avait fait insérer cet avis : Pour les fêtes, on demande quelques vendeuses ayant déjà servi...

* * *

Dans une tragédie intitulée « Le siège de Paris », du vicomte d'Arlincourt (1789-1856) on lit ces vers :

« Mon père, en ma prison, seul, à manger m'apporte ».

En l'entendant, un spectateur s'écria, du parterre :

Certes, il fallait qu'il eût la mâchoire bien forte !

* * *

D'un maire, mort dans les w. c. :

Je veux, sous l'écharpe française,
Mourir en sénateur romain,
Calme et tranquille sur ma chaise,
Tenant *mes papiers* à la main.

* * *

Sous un portrait de Louis XVIII, par le peintre Le Gros :

Voyez ce port ! Voyez ce port !
Le Gros l'a peint,
Plein de force et de vie,
Le Gros l'a peint
Ce noble souverain !
De la peinture admirable magie,
En le voyant, chacun s'écrie :
Le Gros l'a peint ! Le Gros l'a peint.

A. R.

* Les Français prononcent *premier rhum* exactement comme *premier homme*.

ORDRE DU DOCTEUR

Une clinique dans laquelle étaient soignés des internés reçut un jour la visite d'un conférencier. Il fut « barbant », la chose est claire. Les auditeurs baillaient consciencieusement et avec unanimité.

Comme le « raseur » n'habitait pas la localité et qu'il n'avait plus de train pour rentrer chez lui, il sollicita du directeur de la clinique la faveur de passer la nuit dans l'établissement. Celui-ci ne put refuser.

Toute la soirée, plusieurs pensionnaires, qui suivant la coutume s'étaient rassemblés au salon, eurent à subir l'intarissable faconde du beau parleur. Ils résolurent une petite vengance, de connivence avec un des internes. Une des infirmières, uu peu naïve et surtout inflexible avec les malades quand il s'agissait de l'exécution des prescriptions du médecin, eut l'ordre de porter au conférencier, durant la nuit, à trois reprises, une tasse de tilleul bouillant.

— Il fera peut-être des façons pour boire cette infusion, dit l'interne à la garde-malade, mais vous insisterez ; il faut qu'il la prenne, c'est très important. Vous entendez, Pélagie?

— Oui, m'sieu le docteur.

A minuit et demi, alors que le conférencier dormait à poings fermés, l'infirmière pénètre dans sa chambre, se dirige vers le lit et frappe doucement le dormeur à l'épaule pour le réveiller, disant :

— Voici le tilleul de m'sieu.

— Mais je n'ai pas besoin de tilleul.

— Ah ! m'sieu, il faut le boire ; c'est l'ordre du docteur.

— Mais je ne suis pas malade.

— Ah ! m'sieu je ne connais que les ordres du médecin.

Le conférencier eut beau protester. Ce fut en vain. Il dut céder.

Deux heures après, nouvelle tasse de tilleul.

— Mais quelle vilaine plaisanterie ! fait le dormeur, furieux de voir une seconde fois son sommeil troublé.

La garde fut inflexible. Il fallut boire la seconde tasse de tilleul.

Enfin, deux heures encore plus tard, troisième réveil, troisième tasse de tilleul.

Le conférencier était hors des gonds. Mais la garde ne broncha pas, ne se laissa pas intimider : « Ordre du docteur ! »

Les malheureux auditeurs étaient biens vengés.

M. B.

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

Du Jorat à la Cannebière

PAR O. BADEL

II

Chacun se réjouit à l'avance de goûter de la célèbre *bouillabaisse*, gloire de Marseille. Pourtant la description donnée par le Monégasque ne tente guère les délicats. Il nous annonce, le plus sérieusement du monde, que c'est un mets composé de bêtes semblables à des crapauds, à des serpents et lézards. Nous verrons bien.

(Nos Tuayriens font, auprès du préfet maritime de Toulon, des démarches pour obtenir l'autorisation de visiter l'arsenal maritime. Leur demande, quoique dûment apostillée par l'autorité communale, demeure sans réponse. Mais cela ne les retient : ils se fient à leur bonne étoile).

Voici le jour du départ. Beau temps et joyeuse humeur sur toute la ligne ! C'est pourtant l'Ascension, jour où les bondes célestes sont en général grandes ouvertes, afin de permettre aux pompiers et autres amphibies de pataguer dans leur élément et de se mouiller en dedans et en dehors. Pour nous, le ciel est serein ; il est vrai qu'aucun exercice n'est prévu pour les sapeurs-pompiers de Tuayre-Ville, leur chef et la plupart de ses hommes faisant la course.

Avant de partir, quelques-uns de nos jeunes sociétaires vont aider leurs mamans à planter les haricots, l'Ascension étant particulièrement favorable à les faire grimper le long des perches.

La cohorte des voyageurs compte trente-sept membres. Comme profession, l'agriculture, par son énorme majorité, y brille au premier rang ; il est vrai que notre président est le plus gros fermier de la commune. Après vient la confrérie des meuniers, ancien meunier et aubergistes, auxquels on peut carrément adjoindre leur collègue Farineux. Ces personnages savent que jadis leur métier avait une assez mauvaise réputation à l'étranger ; mais ils se rassurent en voyant dans le miroir la bonne mine et l'air d'innocence que leur donne la casquette blanche. Les maîtres d'état sont représentés, tout d'abord, par un cordonnier venant de jeter sa pierre à battre le cuir par dessus le clocher de sa ville natale ; puis par un charcutier désireux de faire beaucoup de saucisses avec peu de viande, comme si le gredin ne le savait déjà que trop ! Viennent ensuite un charpentier mieux fait pour gesticuler sur les planches que pour les raboter ; l'ami « Sergent », baptisé plus tard « Consul » enfin le célèbre appareilleur et son digne acolyte, « le charpentier », qui, tous deux, l'an dernier, conquirent la gloire sur les glaces de St-Théodule. Notre régent, en ce milieu fort peu pédagogique, est bien isolé, mais comme il jouit d'une longue taille, il se console en pensant qu'il compte pour deux.

(De Tuayre-Ville à Genève, voyage marqué par une allégresse qui ne fera que grandir. Dans la cité de Calvin, rencontre du directeur et de la dame qui voulait se joindre à la caravane. Nouveau déluge de compliments aigre-doux, à propos de l'égoïsme masculin. A Bellegarde, les douaniers ferment les yeux sur les provisions de cigares dont regorgent les poches des Tuayriens. A Culoz, monte dans le train un soldat français avec lequel les Tuayriens fraternisent à la mode vaudoise, si bien que le pauvre ploupiou s'endort dans une douce ivresse).

L'un de nos sergents — il y en a une pacotille avec nous — le comédien de Tuayre-Ville, raconte à mots couverts ses aventures à Genève. Il refuse d'en faire part à la galerie. Pourtant l'une d'elles finit par être connue : obligé de s'arrêter dans certain édicule, il pénètre, sans prendre garde à l'écriteau, dans le compartiment réservé aux dames et le trouve occupé. *Schocking !* Notre gaillard y est fort mal reçu et se sauve, poursuivi par les insultes de la dame de céans. « Oué, oué ! réplique le pauvre sergent, vous n'avez pas de quoi être bien fière ! Il n'y a pas d'erreur ! »

(A suivre).

Grand-Théâtre. — Demain soir, dimanche, dernière représentation du grand drame militaire, *Marceau* Cette pièce, qui a fait trois salles combles et qui a soulevé l'enthousiasme du public, est remarquablement interprétée. De plus, elle est montée avec tout le luxe de figuration et de costumes que comporte notre scène. C'est un spectacle à voir.

Kefol NEVRALGIE MIGRAINE BOITE DE POUDRES Fr. 1.80 TOUTES PHARMACIES

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Julien MONNET, éditeur responsable.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS